

Avril

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 13

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217105>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVRIL

QUAND le merle a chanté, quand, du haut de la dernière branche encore nue, il a lancé son cri d'appel, c'est le signal du grand recommencement, tel que l'a chanté le poète René Morax :

*Le ciel s'emplît d'un frémissement d'ailes,
Des chants d'oiseaux s'élèvent dans les bois,
Avril, avril, voici les hirondelles
Qui vont nicher sous l'aubert de nos toits.*

Tandis que sur les pentes du Jura la neige s'attarde, ici, dans les bas, on a déjà taillé la vigne, et les coteaux apparaissent comme noirs, à cause des souches que l'on a dépouillées de leurs sarments. En petits tas, bien alignés, ils attendent d'être mis en fagots. Et là-bas, au bout de la pente, le lac est tout luisant par les jours calmes. Ou bien il prend une teinte verdâtre et se hérissé de petites crêtes écumeuses quand le vent souffle.

Et voilà qu'on commence à sortir des demeures, où l'on s'était cantonné devant l'hiver. Prudemment, comme fait la jeune pousse encore frêle qui craint les nuits froides, l'homme se hasarde à sortir. Il s'aventure à l'air, il reprend possession de l'étendue.

Avril, temps de la grande expansion de tout. Il n'y a pas que les bourgeons qui attendent de percer leur dure enveloppe. Il y a toutes ces jeunes pousses qui sont pressées de sortir de terre; il y a cette multitude de graines qui s'y tenaient blotties et qui ont commencé de tressaillir à l'approche des vents chauds. Et de même que le vent du dehors se déchaine, il y a toutes les passions qui se raniment, car l'homme, plus que tous les êtres vivants, est soumis au caprice des saisons. Il est si près de la nature, si près des choses, qu'il tend à les imiter. Quand l'automne est venu, il a resserré sa vie, il l'a diminuée, il l'a rétrécie; il a, pour ainsi dire, vécu en dedans.

Mais à l'appel d'avril, l'homme des champs se hasarde à sortir; il ouvre sa porte; il se jette, de nouveau, dans la vie.

On va le long des haies par un jour de grand soleil; on jouit de la lumière, du ciel bleu, du vent tiède, et l'on s'étonne de voir les arbres dépouillés. Et le soir des Brandons, on salue le départ de l'hiver par des feux de joie allumés sur la montagne, tandis qu'un cortège aux lampions défile dans les rues, précédé de la fanfare. Mais quand la nuit vient, le vent hurle dans la cheminée, il passe avec fracas sur le toit et il pleure aux fentes des portes. Et le matin, quand on se lève, on voit que tout est blanc. C'est l'hiver qui est revenu. On dit :

— Jamais on a vu la campagne si en retard.

Et, dans notre impatience à vouloir faire les premières semailles, on oublie le vieux dicton populaire : « Pluie de mars et vent d'avril font la richesse du pays ».

Sous le ciel déchiré, toute la montagne se montre brusquement avant de s'envelopper de nouveau dans les brumes.

Avril, avril, temps du renouveau, je t'aime à cause de tes aspects changeants! J'aime ton ciel bleu, où passent continuellement de tragiques nuages noirs, parce que ton ciel est plein de promesses. Doux et calme comme une belle journée de septembre, tu es soudain frileux comme un matin de février, ou bien mouillé et transi comme un soir d'arrière-automne. J'aime tes prés qui reverdisent

en quelques jours, les prés où l'eau court dans des petites rigoles tortueuses. L'eau n'est plus prisonnière; elle va au gré de son caprice et partout elle fait pousser les perce-neige et les crocus. Puis, quand l'herbe a grandi, quand les dents-de-lion dressent leurs longues feuilles pareilles à des lames de scies, faisant une sorte de couronne aux cardamines, on fauche pour la première fois.

Dans les étables, les vaches s'impatientent parce qu'elles ont senti l'herbe tendre que le domestique vient de décharger dans la grange. Et le pré fauché est joli à voir, à cause de cette tache blanche à côté de tout ce vert, où la faux n'a pas encore passé. Il y a une bande blanche et une bande verte, et j'aime voir ces deux couleurs, au premier printemps, parce que ce sont les couleurs vaudoises.

Avril, avril, tu remplis nos cœurs d'espérance. Qu'importent les bourrasques et la neige sur les feuilles, puisqu'à ton appel la sève ne se fatigue jamais, ni ne se décourage. L'espérance est plus forte que le désespoir; elle convient aux âmes vaillantes.

* * *

Dans le Haut-Jura, le printemps est pareil à l'automne. Quelques rares crocus se risquent à percer l'herbe jaunée par l'hiver. Mais leur durée est éphémère, parce que, sur ces hauteurs, la neige et les gelées ont de rudes retours.

Quand on quitte la plaine, la route monte — une route tout en contours, une route interminable. On entre dans la forêt, où les sapins dressent leurs fûts énormes. Aux fentes de l'écorce, la résine pleure: ça et là, de grosses pierres moussues, amenées par les glaciers, jalonnent la belle route. Tout est silence et solitude. La mousse assourdit les pas dans cette immense sapinière qui apparaît comme un temple gigantesque, fait pour la méditation et le recueillement. Aucun bruit; seulement la plainte du vent dans la cime des arbres. C'est bien la « grande joux séculaire » dans sa paisible majesté, la grande joux qui remplit l'âme de mélancolie. Le soleil ne pénètre qu'avec peine à travers sa haute futaie, et les saisons qui se succèdent ne changent guère son aspect, grave comme un psamme et sévère comme une confession de foi huguenote. Et, quand on la quitte, on éprouve de la joie à revoir le soleil, le ciel bleu, les grands pâturages, où la neige s'attarde, et les rochers qui deviennent roses au soleil couchant.

En bas, vers la plaine, il y a des forêts de hêtres et de chênes: vieux arbres solides et robustes, dans lesquels une sève abondante et généreuse coule. Quand avril revient, on assiste à la montée des feuilles, et l'on marque ainsi les progrès de la saison à l'épanouissement des premières folioles d'un vert tendre. Durant un mois, la verdure escade les pentes du Jura; elle atteint les hautes crêtes vers le mois de mai, alors que les pâturages sont partout fleuris de gentianes.

Et le dimanche, les jolies filles s'en vont dans les bois; elles ont mis des robes neuves et des chapeaux à rubans multicolores. Elles font, avec les jeunes feuilles du hêtre, des couronnes qu'elles mettent dans leurs cheveux et elles s'en reviennent au village. On entend leurs cris, leurs chuchotements et leurs rires. Elles sont gaies parce qu'elles ont vingt ans et que, ce soir, on dansera dans le battoir mécanique au son d'un accordéon.

Jean des Sapins.



ONN'HISTOIRE DE RESEGNA

AVO z'on z'u medzi de la reseгна ao vin couet? Io è-te lo biau temps qu'on passe tota la né à fère cli vin couet, à Isanlà avoué lè grachouse dèveron la tsaudaire tot ein ratiseint lo fû et ein bèvessent quauque verro de novi? Ao dzo de vouâ se fotant bin de la reseгна, lè dzouveno. Lau faut de la confiture, quemet diant.

On iâdzo lâi avâi onna fenna qu'on lâi desâi la Suzette Tacounet, que fasâi ti lè z'an de la reseгна de vin couet. Onn'annâie, elliâ Suzette l'avâi dècidâ de la couâire de dzo, por cein que l'an dèvant l'avâi fète de né et s'étâi tellemèint eindroumâite dèvant sa tsaudaire que la reseгна s'étâi frecacha à tsavon et que l'avâi prâ tant croûio goût que l'avâi ètâ dobedja de vouthi sa tsaudaire su lo fêmé. David, l'homme à la Suzette, l'avâi dan trohî sè bliesson la né dèvant et lo matin, vè lè six hàore, l'avâi peindu la tsaudaire ao coumaclio et l'avâi empliâie de vin. Apri l'avâi empougni son iaudzo et l'étâi parti fère dâi dzèvalle.

Quand lo David fut via, la Suzette eimmourdza on pucheint brandon dèso la tsaudaire pu lo s'ein allâ coterdzi avoué la vesena.

Quauque dzo dèvant, David avâi met sè coque chètsi à la tsemena dein onna elliâ met s'ètâi posâie su duve traverse ein bou. Coumeint la Suzette bete on pucheint moui de bou dèso la tsaudaire, cein fasâi on fû de la mètsance, que lè fllianne allâvant quasu ao coutset de la tsemena...

Tandu elli temps, la Suzette et la Marienne barjaquâvant, taboussjâvant et menâvant la leinga ao tot fin et ne vaiant rein.

Tot d'on coup, vaicé lè traverse que tegnant la elliâ que prègnant fû et pu... crâ... lè coque tsiant dein la tsaudaire de reseгна, que cein fâ onna brison que la Suzette et la Marienne s'en sant tot parâi apècuve. Quinte boueliâie l'ant fé! Ie lâi avâi bin dè quie: lè coque et lo bou bourliâ l'étant tsesâ dein la tsaudaire que l'avâi montâ et que lo vin couet sè frecassâie à tsavon. L'a faliu dètieindre lo fû coumeint l'ant pu, et repètâsi la elliâ et condhâ rebetâ lè coque dedein.

Quinta reseгна! bonté dau ciè.

Lo né, quand David l'è revenu à l'ottò, l'a voliu agottâ lo vin couet. L'ein preind 'na coulièrâ et la met dein son mor, mâ sè trove onna coqua dedein, que l'a risquâ de sè trossâ onna deint. Lo David furieux sè met à teimpètâ. T'eimpougne l'ècouèlletta de reseгна, la tsampe ao mâiteint de la cou-sena et... rrau... sè trosse ein mille bocon et trâi ao quarto coque et dâi bocon de soutsé rebattant su lè carron.

— Tonnerre de tonnerre! so fâ David, de la cougnarde âi coque sti an!

Lâi a pas faliu grand temps po devenâ cein que s'étâi passâ. D'ailleu, dein la tsemena, lè coque l'étant tote embardouffâie de reseгна et à mâiti bourliâie. L'eimpougne adan sa fenna pè la tignasse et lâi fâ :